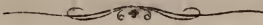


je Noël ? cela dépend de la date de l'arrivée de Franz à Seshéké. Nous avons décidé que je ferai, Dieu voulant, le voyage à Séfula dans le même wagon qui m'a abrité de Kimberley ici. Je vais donc probablement quitter bientôt mon frère et ma belle-sœur et laisser la vie relativement tranquille et aisée d'ici pour en commencer une nouvelle et bien différente à la vallée où, avec mon petit fardeau de connaissances et d'expérience, je devrai instruire grands et petits en parlant une langue que je suis loin de posséder. Ce qui me fait surtout trembler pour l'avenir, c'est la tâche de « parler au cœur » de tout un peuple, moi si faible encore et si pécheur ; ne m'oubliez pas dans vos prières... Je ne suis pas découragé avant d'avoir commencé le combat, non ; je crois que le Seigneur me donnera chaque jour la force dont j'aurai besoin, et je sais quel grand privilège c'est que de faire auprès de M. Coillard mon initiation à l'œuvre missionnaire ; je suis aussi heureux si je puis lui apporter quelque soulagement par mon concours.

ADOLPHE JALLA.



### UN VOYAGE DE SÉFULA A SESHÉKÉ

Le départ. — Nalolo et la reine Mokwaé. — Un terrain dur. — Comment atteindre les femmes zambéziennes ? — Séoma. — Un anniversaire. — Entretiens du bivouac. — Seshéké. — Kazungula. — En conférence. — Le retour.

14 juillet 1889.

La nécessité d'un voyage à Seshéké s'imposant, nous prîmes courageusement notre décision, et j'activai mes préparatifs. Le roi me prêta son concours de bonne grâce, choisit mes canots, rassembla mes pagayeurs, qu'il plaça sous les ordres d'un chef et d'un sous-chef et, quand tout fut prêt, il vint à Séfula me présenter ma petite flottille et me faire ses

adieux. Il passa le dimanche avec nous et, pour l'occasion, il étrenna l'uniforme de serge bleue garni de franges d'or qu'il avait reçu de M. Ware. Quand il entra dans l'église, qui était comble, tout le monde se retourna spontanément et ne put retenir un frémissement d'admiration. Ce fut, du reste, la seule démonstration, et j'éprouvai un vrai plaisir en voyant mes chers Zambéziens réserver pour la sortie du service les salutations d'usage, bien autrement bruyantes. Dans la maison de Dieu, le roi prend le rang d'un *motlanka*, d'un subordonné. C'est un progrès.

Quitté Séfula à 2 heures du soir. Ma pauvre femme, entourée de ses petites filles sous la véranda, me suivit du regard jusqu'à ce que les arbres vinssent s'interposer entre nous, et rentra, on peut se le figurer, avec le cœur gros, pour commencer son triste veuvage de trois mois. Et moi, je m'éloignais lentement, préoccupé et soucieux. J'aurais voulu être seul. Égoïsme ! MM. Ware et Wale retournent de compagnie avec moi : le premier, un représentant de la Société minière qui a obtenu une vaste concession de pays ; l'autre, un métis, chasseur de profession, qui l'accompagne. Nguana-Ngombe et Séajika m'amènent au port du village de Letsuelé, où m'attendent canots et canotiers. Ceux-ci s'empressent de me recevoir à genoux et en battant des mains, — ce qui fait rire mes garçons. Litia, lui aussi, arrive bientôt avec ses propres bateaux et sa suite. Nous sommes presque au complet. Chacun fait l'empressé, les tentes se dressent ; les abris de broussailles se construisent sur la plage sableuse, les feux s'allument, les conversations s'animent. On dort peu cette première nuit de bivouac.

Le lendemain, au point du jour, et après avoir tous ensemble imploré la bénédiction de Dieu, nous sommes en canots, et à 11 heures nous arrivons à Nalolo. Belle matinée après le froid de la nuit. Nous allions prendre sur le rivage le déjeuner que notre bonne ménagère nous avait remis la veille, quand la reine Mokwaé fit son apparition, suivie de son inséparable Mokwe-Tunga, qui lui sert de mari. Aussitôt

nos hommes de se mettre en position et de faire un étourdissant salut. Ne les dirait-on pas les sujets les plus fidèles du monde? J'étais pris par surprise, car c'est chez elle, après avoir satisfait notre appétit, que nous nous proposons de lui présenter nos hommages. Sa Majesté, accoutrée d'une robe d'indienne, d'un châle et d'un mouchoir qui lui pend du cou, s'accroupit sur une natte près de celle qui nous sert de table. Elle inspecte nos mets, un regard suffit : « — Que mange le *moruti*? fit elle. Un oiseau? » Mokwe Tunga se fait son écho : « La reine demande ce que mange le *moruti*; est-ce un oiseau? — Non, mon maître, c'est un poulet. » Et l'écho répète : « C'est un poulet! » — « C'est dommage, fit Mokwaé avec humeur, la reine ne mange pas de poulet. » Par politesse, je lui offre ce que nous buvons nous-mêmes, une tasse de café noir et sans sucre. « C'est bien, donne! » Et la pauvre femme, par politesse elle aussi, de l'avaler non sans efforts et sans grimaces. Son fils Kaïba doit nous accompagner et, bien qu'il sût mon départ depuis trois semaines, il n'est pas prêt. Ce serait vulgaire qu'il m'attendit. Il lui faut au moins trois jours de préparation. Je lui donne jusqu'au lendemain matin. Mokwaé sourit d'un air incrédule; je souris aussi et nous parlâmes d'autre chose. Nous allâmes ensuite inspecter des canots neufs que l'on conduit au roi, et qui avaient déjà passé le port de Nalolo sans qu'on en avertit la reine. Irritée de cet affront, elle les avait fait revenir. Elle parla haut. Les hommes, conduits par un chef, hautain de sa nature, avaient tous l'air pétrifiés. Ils rampaient devant cette femme; ils balayaient la poussière de leurs fronts, et recevaient humblement et en frappant des mains les reproches mérités de leur maîtresse. Celle-ci accapara deux des meilleures pirogues, accepta, comme amende, les paniers de provisions que les mécréants s'empressaient de lui offrir, et puis les congédia. Pour justifier sa conduite qui, je le savais, n'avait rien d'arbitraire, elle m'expliqua la coutume du pays. Quand les tributs de la reine passent à Léaluyi, on doit d'abord les présenter au roi, qui en prend ce qu'il veut. De

même aussi, quand ceux du roi passent à Nalolo, Mokwaé en a le premier choix. « Mais, ajouta-t-elle avec aigreur, tout change maintenant, et cette gent noire-là se donne des airs, et voudrait nous ignorer. » — Tout en causant, nous étions arrivés au village, où nous restâmes assez longtemps. Elle nous donna une bonne quantité de lait caillé et deux bœufs qu'on abattit, et que mon monde passa presque toute la nuit à dépecer et à griller.

Le soir, nous retournâmes prendre congé d'elle. Je m'aperçus qu'elle mettait tout en œuvre pour exploiter mon compagnon de route; mais, comme ma présence la gênait visiblement, je retournai seul au bivouac. Elle voulait, en effet, me dit plus tard M. Ware, une quantité de présents. Elle avait en tête une longue liste, mais elle craignait ma désapprobation. Ce qu'elle veut surtout, c'est une robe de velours bleu, avec des franges d'or, pour ressembler à son frère. Elle y a mis son cœur.

La soirée était belle, la lune, dans son plein, inondait le ciel de sa lumière argentée et se mirait dans l'onde. Pas une ride sur l'eau, pas un souffle, pas le moindre bruit, pas le plus léger murmure dans la plaine. Partout c'était un calme parfait, une paix profonde qui ravissait l'âme. J'aurais voulu prolonger ce petit trajet d'une demi-heure en canot. Mes pensées reflétaient la mélancolie de ce beau clair de lune. Je pensais à l'œuvre, je pensais à Mokwaé. Comme toujours je remportais de ma dernière visite une pénible impression. Elle a beau être aimable et causeuse, cette femme, il y a un je ne sais quoi qui forme une barrière entre nous. Je n'ai pas encore gagné sa confiance. Avec elle je sens d'une manière poignante le besoin de cette sagesse qui sait gagner les âmes. Du reste je pourrais généraliser cette remarque. L'évangélisation des femmes zambéziennes est la partie la plus ardue de notre œuvre. Nous ne savons comment les atteindre, elles ne s'intéressent et on ne peut les intéresser à rien. C'est navrant. Nous taillons dans un roc bien dur. C'est aussi la douloureuse expérience de ma compagne, malgré les dons que Dieu lui a donnés.

Le lendemain matin le fils de Mokwaé, Kaïba, qui peut avoir treize ans, me rejoignit avec sa suite sans trop me faire attendre. Il a trois canots ; Litia, lui, en a deux, ce qui représente une trentaine d'hommes. Nous voyageons vigoureusement depuis lors. Nous avons dépassé Itufa dès le samedi matin, retardés un peu par le chef du lieu, qui se fit attendre et vint en grande cérémonie présenter à Litia des provisions de route que celui-ci m'offrit à son tour par déférence.

Le même jour nous passâmes aussi sans nous en inquiéter devant le tombeau de Moana Mbinyi, ce qu'on ne fait jamais impunément au dire des Zambéziens. Mes rameurs, n'osant pas amarrer les bateaux, s'imposèrent mutuellement silence, et passèrent en s'inclinant, se frappant la cuisse comme s'ils eussent été en présence de ce grand personnage. Le soir nous allions camper pour le dimanche à Senanga, à l'entrée de la vallée. Nous y avons en abondance de l'ombrage et du combustible.

Séoma, 18 juillet 1889.

Arrivés ici le mardi 16 à 9 heures du matin, sans autre incident que celui d'une chasse fructueuse qui a réjoui tout le monde. — Campés tout au bord de l'eau sous un gigantesque figuier. L'ombre et la fraîcheur sont délicieuses. Mais quelle épouvantable invasion de chenilles ! Une vraie plaie d'Égypte.

Nous trouvons ici un messager du roi qui nous avait devancés et nous attendait. Il avait, selon les ordres qu'il avait reçus, rassemblé les hommes du village et des hameaux avoisinants, et veillait à ce qu'ils ne se dispersassent pas. Utile précaution. Les Makalakas de Séoma, tout près des chutes de Ngonyé et des environs, placés sous trois chefs barotsis, sont tenus de transporter d'amont en aval des cataractes et d'aval en amont tous les canots des voyageurs. C'est une corvée dont ils ne s'acquittent la plupart du temps qu'à force de menaces et de mauvais traitements. Dès qu'ils aperçoivent dans le lointain une pirogue, ils se dispersent clandestinement dans les bois, et c'est là que, pendant des jours, les Barotsis doivent les traquer et les rassembler, la terrible cravache

africaine à la main. J'éprouve une grande pitié pour ces pauvres gens. J'appelle de tous mes vœux la fondation d'une station missionnaire à Séoma. On comprend qu'il me répugne extrêmement de recevoir d'eux un service rendu de si mauvaise grâce. Mais je ne puis l'éviter. J'avais une fois pensé à leur faire une distribution de calicot; mais le roi me fit remarquer avec justesse que ce serait là un précédent dont ils ne manqueraient pas de se prévaloir pour tourmenter les voyageurs. Il promit de le faire lui-même pour leur exprimer sa satisfaction, — ce qui n'aurait pas le même inconvénient. Ce qu'il faudrait, ce serait un char à bras qui faciliterait leur travail.

A notre arrivée, et quand ils vinrent nous saluer, je leur annonçai que toute notre troupe, de 65 ou 66 hommes, aiderait au transport de nos pirogues. Ces pauvres gens en furent si étonnés que le lendemain, dès l'aube, ils vinrent tous comme un seul homme commencer leur travail. Le soir, dix de nos embarcations étaient déjà en bas des chutes. Aujourd'hui les sept autres ont suivi, de même que tentes et bagages, et nous voici campés à Mamongo. Deux jours ! Quand nous nous attendions à un délai de deux semaines.

(A suivre.)

F. COILLARD.

---

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

### CHRONIQUE DES MISSIONS

LES MORTS EN AFRIQUE. — DOUZE MOIS DE TRAVAIL JOYEUX. — « LES AFFAIRES DE DIEU » DANS LA PLAINE DE L'ABO. — LES DEUILS DE L'EXPÉDITION ARNOT. — LA MISSION AMÉRICAINE AU BIHÉ. — UNE JEUNE ÉGLISE. — PASSER JEUNE ET JOYEUX DANS LA GLOIRE. — LA PREMIÈRE STATION DE MISSIONS DES « BOERS ». — M. MACKAY EST-IL MORT ?

Les morts vont vite. En Afrique surtout l'impitoyable faucheuse semble ne jamais devoir reprendre haleine. Nous avons